mémoire, et je n'en perdrai jamais le souvenir. Mais ces actes si pieux, qui vous les a inspirés, si ce n'est Dieu ? et croyez vous qu'il aurait autant exigé de vous, s'il m'eut destiné au service du monde ? Tenez, voilà ce que me disait encore ce matin, M. le Curé : " Mon enfant, quand Dieu entoure un jeune homme d'une protection toute spéciale, et qu'il inspire à ses parents de faire de généreux sacrifices pour son instruction, à n'en pouvoir douter, il veut ce jeune homme auprès de son cœur, il le destine à son service." Ces paroles ne peuvent s'appliquer mieux qu'à moi, et par reconnaissance pour le ciel et pour vous qui m'avez tant aimé et environné de tant de soins, je me destine au sacerdoce, et si Monseigneur veut m'accepter au nombre des élèves de son Grand Séminaire, dans cinq jours d'ici, je me revêtirai, de l'habit ecclésiastique." Ces paroles qui ne pouvaient être dictées que par un bon cœur, et une âme sincèrement religieuse, arrachèrent des sanglots à toute la famille qui, ce soir-là pria avec plus de ferveur que jamais pour témoigner à Dieu sa reconnaissance.

Cinq jours après un jeune ecclésiastique à l'air modeste et intelligent allait s'enfermer dans une des cellules du Grand Séminaire pour y retremper sa vertu dans la retraite, et puiser à longs traits à la source de la science divine. Ce pieux lévite était M. Modeste Demers. Nous étions alors en 1832. Pendant les quatre années que M. Demers demeura au Grand Séminaire, il fut toujours le même, toujours occupé de l'étude de la théologie, de l'Ecriture Sainte et de l'histoire de l'Eglise, toujours pieux, toujours respectueux envers ses supérieurs, et plein de charité pour ses confrères.

Comme M. Demers avait la mémoire du cœur, et qu'il se rappelait toujours le bon conseil que lui